



Ecrire c'est ?

E comme évolution
C comme créativité
R comme réminiscence
I comme inhibition
R comme réjouissance
E comme émotion

C'est aussi un exercice de rimes

Le vélo plus très beau
Le ballon plus très rond
Le chien pas bien malin
Le chat pas bien gras
La souris si polie
L'oiseau si coco
La fleur sans couleur
La voiture sans rayure
Le dindon trop cochon
L'alouette trop coquette
L'hirondelle elle sans ailes

-

Le vélo à côté du pédalo
le ballon même pas rond
le chien, c'est pas le mien
le chat tout cracra
la souris dans le riz
l'oiseau dans la gueule du croco
la fleur quelle odeur

la voiture pleine d'éraflures
le dindon près du bidon
l'alouette n'a plus de tête
l'hirondelle manque de sel



C'est également un exercice de jonglage , (avec des mots commençant par DE).

Débrouillez - vous pour développer des idées démentes, pas désagréables surtout, pas de déférence ni de dédain mais plutôt un désir de déblatérer des choses désopilantes.

Pas de débat destructif plutôt des vieux démons déshabillés qui dévoilent des désespoirs dérisoires. Débutons notre désherbage littéraire en déclamant dès demain des discours devant un auditoire dépeigné qui va se demander avec désolation quel défi débile on a décidé de défendre !

Avec des mots que l'on aime et d'autres moins

Mots que j'aime : merci, enfance, évanescence, grâce, envol.

Mots que je n'aime pas: réveil, territoire, préjugé, culpabilité, du coup.

J'aime les exclamations : sapristi, saperlipopette, nom d'un p'tit bonhomme, madoué, néképossib, catashtrouph...car ils font rire mes petits enfants qui essaient de les utiliser

Mots que j'aime : fleur, été, printemps, oiseau, pelouse, vague, mer, sable, doudou, doucement .

Mots que je n'aime pas : macadam, algorithme , mac donald , week end, coach, overbooké, lunch , burn out, squatter, remake, buzz, timing

Avec aussi des



Employer les expressions (qui sont en gras ci-dessous), dans un texte.

Aujourd'hui, il fait **un froid de canard**. Le sol est bien gelé. Deux voisins commencent à discuter sur la place du village, bien emmitouflés.

«Tu ne veux pas rentrer un peu? On pourra discuter.

- Volontiers, il fait vraiment froid. »

L'autre jour, Pierre Legrand, tu le connais aussi, m'a invité au restaurant. A la fin du repas, sous le prétexte d'avoir oublié son porte-monnaie, il m'a fait payer la note: je n'aime pas **être le dindon de la farce**. Puis, toujours lui, **est monté sur ses grands chevaux** quand je lui ai dit que ce n'était pas à moi de régler. Une autre fois, il conduisait à moitié ivre, et ce jour-là il a failli m'écraser. Depuis, crois-moi, quand je le vois au volant, je me mets sur le bas-côté si je suis à pied. Car, comme on dit **«Chat échaudé craint l'eau froide.»**

«Je ne voudrais pas **passer du coq à l'âne**, mais autre chose qui n'a rien à voir : Je trouve qu'on nous impose tout actuellement ; Pierre m'a dit que nous devons tous obligatoirement nous inscrire à l'UTL à l'atelier de littérature. Et pourquoi, si on préfère l'atelier d'écriture? Pierre va le faire quand même car tous les autres le font. Mais c'est un **«mouton de Panurge»**, et personnellement je n'aime pas ça.

Autre chose encore: J'ai rencontré la voisine Ernestine, que je n'aime pas trop malheureusement, car trop curieuse. Elle voulait savoir ce qu'il en était concernant à peu près tout le monde dans le quartier. Pour **noyer le poisson**, je lui ai dit que j'ai été absente pendant un mois. Elle a peut-être su que non. Eh bien, dans ce cas, tant pis, ça lui apprendra.

Et toi qu'as-tu à me raconter? »



Il lui en voulait terriblement à son frère, la dernière réunion s'était mal passée. Bien sûr qu'il fallait s'occuper du terrain laissé en héritage, mais chacun pouvait donner son avis non ? Comme d'habitude, son frère était monté **sur ses grands chevaux** et les autres s'étaient comportés comme **des moutons de Panurge**. Ses sœurs avaient essayé de **noyer le poisson**, **passant du coq à l'âne**, ne le laissant pas s'exprimer, donnant raison au frère qui voulait le terrain pour lui seul. Mais il ne se laisserait pas faire. Malgré le **froid de canard**, il allait le retrouver sur le terrain. Et comme **chat échaudé craint l'eau froide**, il avait cette fois préparé ses arguments. Son couteau dans sa poche, il ne serait pas cette fois **le dindon de la farce**.



– Qu'est-ce que tu en penses, Dédé, il paraît que Lulu va se présenter aux élections !

– Quoi? Une femme qui est capable de **monter sur ses grands chevaux** dès qu'on parle de féminisme, si elle est élue on va être **les dindons de la farce**, **elle va noyer le poisson** avec ses discours engagés sur la PMA, les toilettes de la mairie, le rond point de la gare ou les gilets jaunes, des discours qui **passent du coq à l'âne**. Pas question de jouer **les moutons de panurge**, de se laisser faire et de voter ses décisions, je me suis fait avoir la dernière fois et **chat échaudé craint l'eau froide**, c'est bien connu! Donc je ne voterai pas pour elle !

– Qui te parle de Lulu la petite brune? Moi je te cause de Lulu la grande blonde qui se présente aux élections de Miss Finistère!

– Ah! Pas du tout le même enjeu, là je veux bien voter pour elle, n'empêche, défiler à moitié à poil en maillot de bain à cette époque de l'année avec **ce froid de canard** ! Elle **risque la chair de poule**!



Ecrire, c'est également s'inspirer d'un seul mot Ainsi le mot « fenêtre » ...



La fenêtre

Elle consultait internet, windows dernière version, elle ne voulait pas jouer les voyeurs mais en tapant le nom de son voisin elle espérait bien obtenir quelques informations.

Régulièrement elle l'observait derrière la vitre et imaginait sa vie.

Sans bruit, sans se faire remarquer, elle épiait son voisin.

Pour lui, elle était carrément transparente, vide d'intérêt, mais pour elle il représentait la liberté, une ouverture, le

symbole même de la vie.

Son voisin danseur qui se déplaçait avec tant de grâce et de fluidité la fascinait, elle qui était clouée dans son fauteuil.



Dans cette grande ville que je visite pour la première fois, je découvre de hauts **immeubles** avec de nombreux **étages**. Pas loin, se dresse une prison aux **murs** gris, aux petites fenêtres à **barreaux**. Sur le toit, gris aussi, quelques petites **ouvertures** cependant, et sur le mur de la façade quelques fenêtres aux **vitres transparentes** qui rendent le tout un peu moins austère.

Dans le quartier voisin, des maisons agréables avec quelques belles **ouvertures**, de grandes vitres avec de beaux **rideaux**, et j'imagine **l'intimité** des personnes qui y habitent.

Plus loin encore, un immeuble qui abrite des **bureaux** et au pignon un **laveur de carreaux**, en hauteur qui s'active, afin d'obtenir un peu plus de **clarté** à l'intérieur.



La météo était exécrable. Il pleuvait tant qu'on devinait à peine le jardin.

Quand la pluie cesserait, il faudrait faire les carreaux.

En attendant, il fallait bien rester à l'intérieur.

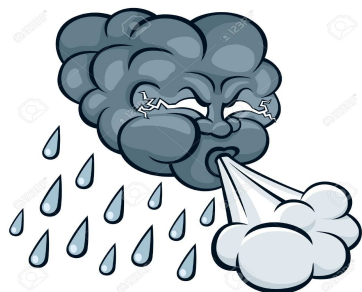
Pourquoi ne pas en profiter pour regarder un vieux Hitchcock ?

Oh! Mais quel sentiment d'enfermement!

Ah! Ouvrir la porte, sortir et prendre le train...



Ou alors, le mot « tempête »



Que vous inspire le mot «tempête» ?

Le vent

Il est prévu aujourd'hui un «bon coup de vent». Chouette. J'ai toujours aimé le vent.

Je me rappelle encore un peu d'ailleurs de ce poème d'Emile Verhaeren, appris dans mon enfance, en primaire, intitulé «Le vent de Novembre » que j'aimais bien.

Ce soir, en tous les cas, ça commence à souffler. Et c'est vrai, on le dirait bien, plus fort que d'habitude, même si en Bretagne, cent kilomètres à l'heure et même un peu plus, ne nous font pas peur.

Je commence à fermer les volets car la nuit tombe déjà. Et je distingue en ouvrant la fenêtre, ce qui me semble peu ordinaire lors de tempêtes, le sommet des arbres que je vois dehors qui semblent presque toucher terre. Et je me dis alors: « J'aime le vent, mais là, c'est peut-être beaucoup ? »

Je me questionne, je ne suis pas très rassurée, mais je ne suis pas non plus vraiment inquiète

Je suis bien au chaud, à écouter les bruits de cette grosse tempête .

Ma soirée se déroule normalement. Ce n'est qu'au petit matin que les médias nous parlent de nombreux dégâts.

C'était la nuit du 15 au 16 Octobre 1987.

Emile Verhaeren nous parlait «d'un vent sauvage de Novembre, en souffles lourds, battant les bourgs...»
Ici, c'était un vent destructeur, trop violent, méchant, mais qui, pour moi, ne m'avait pas vraiment fait peur.



La tempête de Shakespeare étudiée en classe.
Où était la tempête? nous tous élèves après la description de la colère des éléments attendions la vraie tempête: celle des coeurs.
A l'adolescence quelle découverte !
Ainsi on peut se laisser emporter par nos émotions, on peut croire qu'on peut mourir d'amour, de déception, de jalousie, de trahison ?
On peut même en faire un chef- d' oeuvre ? Waouh ! à quinze ans, à moi les lettres enflammées pleine de fiel ou de lyrisme, les déclarations d'amour à la hauteur des ouragans. Imaginer être dans l'oeil du cyclone et devenir le maître du monde, adolescent immortel qui va tout détruire pour reconstruire un monde parfait.
La tempête est passée, les années aussi.
Je ramasse les feuilles arrachées par le vent et je regarde mes mains ridées et le monde autour de moi.
Le monde n'a pas changé.



La tempête, c'est d'abord l'attente. On sait qu'elle va arriver, qu'elle arrive.
On nous dit qu'elle sera gigantesque.
On s'y prépare, ou pas.
Cet homme, dans ce film, l'attend. Il y croit. Il est le seul. Il construit un abri sous terrain pour lui, sa femme, ses enfants
On le croit fou. Il est fou, sans doute, car rien ne se passe.
Alors, il part en vacances avec sa femme et ses enfants, il va mieux. Et la tempête arrive, monstrueuse. Il n'était donc pas fou...

(Selon le film : Take Shelter, de Jeff Nichols, 2012)



Tout est calme ce matin. Les oiseaux chantent et le soleil brille.
Le vent ne s'est pas fait entendre depuis des lustres . La mer est un lac et les esprits sont reposés. La paix s'étend sur le monde. Quoi de mieux ?
Tout semble serein c'est vrai. Néanmoins, au loin, derrière la colline, un nuage noir se profile. Insidieusement, sans en avoir l'air, il ne stationne pas comme il semblerait. Mine de rien, il grossit et une légère brise se fait sentir. Elle vient de là-bas, derrière la colline.
Tout compte fait, le soleil n'est pas aussi radieux qu'il le laisse apparaître. Il y a même des gouttes de pluie fine qui viennent toucher le sol sec. Nos visages hâlés s'humidifient de plus en plus.
Soudainement, le croassement d'un corbeau vient casser la douce quiétude de cette matinée d'été.
La fraîcheur s'installe sans sommation. Réveillons-nous et allons chercher nos blousons. Nos blousons et nos parapluies. La fine pluie a grossi et le ruisseau a grandi. Le petit nuage nous recouvre maintenant de tout son corps de géant. La brise aussi s'est métamorphosée.
C'est un vent de plus en plus soutenu qui maintenant nous décoiffe et fait voler nos chapeaux. Il est temps de faire attention au temps, de plier nos parasols et de rentrer chez nous nous calfeutrer à l'abri de cette tension.
La paix est-elle rompue ?



Avec l'hiver malheureusement c'est le risque de tempêtes sans fin, plus ou moins fortes.

Il faut revoir sa façon de vivre, rester chez soi avec le chauffage, en profiter pour lire, ou travailler sur ordinateur.
Impossibilité de s'occuper du jardin.
Il faut attendre des lendemains plus cléments.



Le bruit du vent , les volets qui claquent , la pluie qui tombe à verse ..
Les caniveaux qui débordent , conduire sous la pluie avec la danse des essuie glaces qui n' arrivent pas à chasser les gouttes..
Ces arbres qui ploient sous la force du vent...
La mer déchaînée, le risque de naufrages, d'accidents ..
Ce déchaînement soudain de la nature , déchaînement que l'on ne peut pas contrôler..
Sentir en soi plein d'émotions négatives.... se raisonner en se disant que ce n'est qu'un mauvais moment à passer et que le ciel bleu reviendra ...
Après la pluiele beau temps



Écrire , c'est aussi se souvenir.....



La meilleure soupe de ma vie , c'était

Mon meilleur plat, ma madeleine de Proust

Je vous parle d'un temps que les moins de cinquante ans ne peuvent pas connaître ...
Autour de la table, nous étions sept : mes parents, mes frères et sœurs, ma grand-mère et moi-même.
Nous vivions à la campagne. Nos plats étaient très simples. Je n'avais pas encore dix ans. Certains soirs donc, c'était le tour de la bouillie d'avoine, que Maman préparait dans un chaudron, et que nous les enfants, avions la charge de mélanger pendant sa cuisson, au-dessus d'un grand feu de bois, dans la grande cheminée, à l'aide d'un grand bâton destiné à cet usage, pendant un temps, que nous trouvions, il est vrai, un peu long.
Le moment venu, la bouillie prête, ce que nous aimions, c'était que nous avions le droit de nous servir, pour une fois, directement, tous, dans le chaudron disposé au milieu de la grande table, tout en discutant.
Ce n'était peut-être pas le plat le meilleur, mais nous y étions habitués, et aucun autre plat ne nous permettait de faire ainsi : pas d'assiette, c'était une façon originale de manger que j'aimais bien. Cette façon de faire nous rapprochait, me semblait-il. Et nous l'avions aussi bien mérité, car quand même long à préparer.
De nos jours, je crois que ce ne serait plus envisageable, encore que... Les fondues y ressemblent un peu .



-La meilleure soupe (ou autre) de ma vie.

Nous attendions tous, nous les dix-huit petits enfants, l'arrivée du dessert. Après ce repas de fête en famille chez mes grands parents où nous retrouvions nos oncles tantes, cousins cousines, garder une petite place pour le dessert de saison relevait de l'exploit. Après les huîtres, le rosbif, les pommes de terres sautées, les fromages, le repas interminable entrecoupé de blagues, de chansons et de disputes, arrivait enfin le dessert. Dans d'énormes saladiers, une crème

anglaise jaune et veloutée de consistance idéale dans laquelle baignaient des tranches de banane et des fraises coupées en morceaux emportait tous les suffrages. D'abord l'odeur, la vanille de la crème, la fraise un peu acidulée, la suavité de la banane, puis le goût, ce mélange subtil, cet équilibre entre les parfums calmaient pour quelques minutes les petits enfants énervés. A l'appel du dessert tous quittaient leurs jeux et se précipitaient dans la salle à manger pour déguster cette divine crème. Dans la salle d'à côté même les adultes, à l'esprit échauffé, se taisaient et oubliaient leurs griefs. "Il faudrait la rembourser par la sécurité sociale" proposa un de mes oncles.



C'était par un week-end d'hiver.

Mon fils était en apprentissage pour devenir cuisinier.

Il était passionné et nous avait prévenus : le week-end prochain, je cuisine pour vous, je cuisine un potage.

Bon, ce n'était pas ce que je considère comme de la cuisine, j'en fais souvent moi, de la soupe !

Le jour venu, il installe tout son matériel sur le plan de travail : planche à découper, casseroles, cocotte, passoire, couteaux de toute sorte, fouet etc.

Il dispose également les divers ingrédients : chou-fleur, oignons, poireaux, farine, crème, os à moelle, herbes etc.

Il commence à travailler.

C'est bien compliqué : il faut faire un fond de veau, cuire le chou-fleur après en avoir prélevé quelques sommités, faire suer l'oignon et le poireau, préparer un roux etc.

La cuisine est sens dessus dessous, ça bout, ça frémit, ça fume, ça chuinte, ça embaume aussi.

Mon fils s'active, il remue, poêle, blanchit, lave, taille, mixe, mélange etc.

Je me dis : tout cela pour une soupe !

Mais quand, le soir venu, nous nous installons autour de la table pour manger le potage à la Du Barry, que je le trouve délicieux, que j'en demande et en redemande, je découvre qu'il y a soupe...et soupe.



Nous étions une douzaine de jeunes lycéens, sans peur et avides d'aventure.

En ce matin froid de février, il faisait beau. La neige étalait sa robe de mariée sur tous les alentours.

La veille nous avions préparé nos skis et les peaux de phoques, nos sacs à dos, nos combinaisons, nos cagoules, nos lunettes et nos gants.

Nous étions prêts à braver tous les dragons de la terre pour atteindre avant la fin de la journée le "Col vert" qui resplendissait au loin en face de nous, sans étape, directement.

Aux premières lueurs du jour nous avons chaussé nos skis et empoigné nos bâtons. Nos sacs à dos semblaient légers.

Aucune entrave ne troublait ce calme matin si ce n'est quelques chants guillerets d'oiseaux qui multipliaient notre courage de jeunes aventuriers.

C'est sans peine que nous passâmes la première colline. Ca glissait bien. Nos visages d'adolescents rayonnaient d'un sourire vainqueur.

Mais c'était sans compter sur les caprices de la météo. Le ciel s'est discrètement assombri et nous voilà forçant sous une voûte des plus sombres. La pente plus raide ne facilitait pas notre progression sur la neige de plus en plus gelée. Nos skis s'y agrippaient tant bien que mal. Un vent plus frais apportait sur nous une fine neige pénétrante. Notre visage se couvrait d'un masque glacé. Le col tant attendu était de plus en plus loin et nos efforts de plus en plus importants.

Comme la neige, la fatigue nous imprégnait. Au même rythme que le temps se dégradait, notre fabuleuse aventure virait à l'enfer. Nous savions que n'étions pas loin d'un refuge; c'était notre seule planche de salut.

Au soulagement général, il nous apparut enfin quand chacun de nous pensait être arrivé au plus haut stade de la congélation humaine jamais effectuée. Dans la bâtisse tant espérée nous sommes rentrés précipitamment. Notre premier réflexe, après nous être posés, fut de sortir du sac à dos réservé à l'alimentaire des sachets de soupe instantanée que nous avons fait chauffer sur notre petit réchaud à gaz. Enfin, au bout de cinq longues minutes, notre décoction fut prête à être dégustée. Je m'en souviens encore.

Ah comme cette soupe chaude était bonne !



Une soupe que j'aime, c'est celle qui accompagne le pot-au-feu du kig-a-farz. On y retrouve toutes les saveurs qui suivront. Elles sont données par la viande et les légumes qui composent le plat à venir.

On l'apprécie surtout l'hiver, elle est toujours bienvenue pour nous réchauffer en cette saison.



Mais parfois, une soupe se refuse



Une bonne excuse pour échapper à un repas

Ce soir, nous sommes attablés comme d'habitude, mon mari et moi-même et discutons tranquillement.

Tout-à-coup, un coup de fil d'une collègue de bureau: elle m'apprend que dans huit jours nous sommes invités à un repas et que nous serions fortement incités à y aller. La réponse doit être donnée pour demain matin.

Je raccroche, presque en colère. Mon mari s'inquiète de la raison de mon changement d'humeur soudain, et apparemment bien visible.

«- Que se passe t-il?

-Figure-toi, que je viens d'avoir en ligne, Marie, qui nous invite «en tant que déléguée du personnel», paraît-il, à un repas prévu par la Direction, au « Clos du Pontic », pour les dix ans de l'entreprise.

-Et alors ? C'est cela qui te met dans un état pareil ?

-Il y a cinq ans, tu n'étais pas présent, je m'en souviens comme si c'était hier. J'aime beaucoup mes collègues, mais là, on aurait dit que nous apprenions à nous connaître. Nous sommes arrivés tous pour cette circonstance, un peu en avance, l'air plutôt gêné, «déguisés en gens du monde » et nous n'avions plus l'air d'employés, ce qui nous étions toujours pourtant.

Après cela, sont arrivés ensuite les patrons, eux aussi «dans leurs déguisements » si je puis dire, mais ce qui m'a indisposé le plus c'est quand l'un d'entre eux nous a demandé, en cette circonstance particulière, pour la soirée, si on pouvait se tutoyer.

« Et puis quoi encore! Je lui ai répondu «Se tutoyer ? Non, je ne suis pas d'accord, car demain ça ne vous empêchera pas d'être désagréable. Alors vouvoyons-nous »

D'autre part, je n'aime pas cette façon de parler de tout et de rien, et surtout avec des airs de tout savoir, d'avoir voyagé ici et là, et à qui mieux mieux de savoir qui est parti le plus loin ou a dépensé le plus d'argent.

-Et puis, qu'est-ce-que c'est que cette façon «d'être fortement incité à y aller ? »

C'est une invitation, oui ou non. Oui ? Bon alors c'est non, un point c'est tout.

Ma décision est prise et je n'ai besoin d'aucune excuse pour rester chez moi.

C'est ce que je leur dirai, ce sera à prendre ou à laisser.»



Bruno vient de lancer une invitation à son groupe d'amis. Il s'ennuie vraiment et veut être entouré.

Ca va être encore des plaintes pleurs et soucis toute la soirée. Il faut trouver une excuse... Je vais lui dire que j'ai une sortie prévue ce jour et que je ne peux plus annuler, le paiement étant déjà effectué.

Pourvu qu'il ne change pas le jour, il faudra encore trouver une excuse...



Le petit mot avait été glissé dans la boîte aux lettres le lundi :

« Vous êtes invités à un petit repas entre voisins le 28, chacun apporte un plat salé ou sucré et sa chaise.»

Quelle bonne idée que cette fête des voisins ! Oui, enfin cela dépend des voisins ! Car se retrouver toute une soirée avec cette grande gueule, cet ancien militaire raciste grand soutien du RN, non, pour moi c'est impossible.

Même lui serrer la main est impossible. Même lui dire bonjour est impossible. Alors, partager un repas, impossible.

Il faut donc, pour respecter les convenances, car dire la vraie raison est inenvisageable, trouver une excuse, une excuse valable qui plus est.

Dire que je ne suis pas là serait facile, il suffit de prendre la voiture et partir quelques heures.

Mais rester dans le quartier, ne pas mettre mal à l'aise les autres voisins ni alimenter toutes sortes de rumeurs : j'ai moi-même des invités ce soir-là, voilà une belle excuse.

J'invite des amis, nous passons une bonne soirée.

Au diable le voisin !



-Sergio, tu n'as pas oublié l'invitation des Tallec pour ce soir ?

-Tallec , Tallec, c'est qui déjà ?

-Rappelle -toi, il y a 3 semaines de cela, nous étions chez Raoul, eux aussi. C'est là que nous avons fait leur connaissance; Louise et Luc Tallec. Tu te souviens ? Tu es même resté discuter un bon bout de temps avec Luc. Tu as sympathisé et il a fini par nous inviter, et c'est ce soir.

- Ce soir ? Mais ce soir tu sais bien qu'il y a le concert de Robin qui est retransmis à la radio.

- Il faut choisir ! Si tu as une bonne idée pour ne pas y aller ?

-Une bonne idée...Non. Enfin si, la gastro, tiens. Ca ça marche toujours la gastro. Ou plutôt, tu dis que nous avons mangé des huitres, que l'une d'entre elles n'était pas fraîche. Et, que maintenant, je n'arrête pas de vomir. Ça arrive ça.

- En plus c'est à moi de leur téléphoner?

- Euh, oui ch'uis malade.

-T'es malade ! Et leur numéro de téléphone, tu l'as ? Donnes moi celui de Luc alors !

- Celui de Luc ? Mais je ne l'ai pas ! Mince alors comment allons-nous faire ?

-Une seule solution. Prépare-toi, on y va !



Ce soir je suis invitée, horreur et calamité, je n'ai pas envie de sortir.

Depuis que mon amoureux m'a quitté, tous mes amis s'ingénient à me changer les idées. Ils sont sympas, ça part d'une bonne intention, mais pourquoi changer des idées que je trouve très confortables. Tous les soirs ou presque, en leur compagnie (ils se relaient, pas moi) je fréquente les bars, les restos, sans compter les invitations à dîner. Le pire !

Ras le bol des repas formels, des petits plats dans les grands chez mes amis conformistes, ras le bol des pizzas chez mes potes qui vivent à « l'arrache », ras le bol des repas végétariens chez les décroissants, ras le bol des plats chinois, indiens, thaïs, grecs exotiques en tout genre, surtout les mauvais, chez mes copines surbookées qui ignorent à quoi sert une cuisine. Et puis d'abord je veux cuver ma peine, la chouchouter, lui faire du bien, rester dans le noir, écouter des chansons tristes, cultiver ma déprime, détester tous les couples bien assortis, les filles séduisantes, les « ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants», comme si c'était enviable.

Je n'ai pas d'excuses pour refuser cette invitation mais j'en ai plein pour rester chez moi, je veux être seule, isolée, abandonnée et je ne veux pas qu'on me remonte un moral qui va chuter dans l'heure qui suit.

Je veux rester collée devant des séries débiles à la télé en me gavant de nouilles froides.

Et quand ça ira mieux, promis, je m'offrirai un mac do!



Ecrire, c'est aussi décrire, par exemple.... un paysage familier, vu par un oiseau...



Paysage vu par un oiseau.

J'arrive à destination, j'ai beau avoir quelques heures de vol, je suis satisfait de pouvoir enfin me poser.

J'ai l'embarras du choix pour l'atterrissage: sur les pontons, les mâts, la terre ferme ? c'est selon mon humeur.

Honnêtement ce que je préfère, c'est me rapprocher des zones de ravitaillement. Deux ou trois restaurants proposent des poubelles fort alléchantes.

Le tarmac est parfois très encombré, les voitures stationnées sur le parking, les gens, les chiens augmentent le péril, mais j'ai le goût du risque et cela rend l'entreprise encore plus excitante. Zut! une voiture se gare tout près, la poubelle est moins accessible, je vais me venger.

Et hop ! un petit cadeau sur le capot.

La poubelle se renverse et je m'approche, je vole et je vole au passage quelques têtes de poisson.

Je file déguster ce festin sur la terrasse du tour du monde, "tour dum" pour les habitués et j'en suis!. Ce matin, il n'y a personne et je m'installe, peinard, sur une des tables devant mes têtes de poisson. Un peu de confort: c'est le minimum pour un goéland ...argenté.



Un petit oiseau, "Pinegoui", un rouge-gorge, comme tous les jours, survole la campagne que j'habite.

De là-haut, il voit tout, survole rapidement le paysage, et je voudrais être à sa place, car cette campagne est belle.

Tous les matins, il survole le bourg au loin, avec ses quelques maisons, sa place assez souvent déserte, le clocher, les quelques habitants qui fréquentent le petit café et vont rentrer chez eux pour lire le journal. Ils lui sont familiers, il les connaît vraiment bien.

Mais le voilà déjà au-dessus des champs verdoyants, des prairies, des troupeaux de vaches, des ruisseaux, qu'il connaît par coeur.

Puis, le voilà maintenant au-dessus du petit bois touffu ; là, il s'arrête un peu pour retrouver quelques amis.

Peu de temps après, le voilà reparti de plus belle, il se trouve maintenant au-dessus du petit hameau où j'habite, et moi dans ma grande cuisine je regarde l'horloge : il est onze heures. Il ne devrait pas tarder.

Tiens, le voilà à la fenêtre, toujours la même. Il sait que je l'attends là, près de la vitre. "Tu n'auras pas à frapper aujourd'hui car je t'attendais".

C'est vrai qu'avec mon grand âge, je ne me déplace plus beaucoup.

Pinegoui, c'est mon ami, c'est aussi mes jambes, ma liberté... Merci Pinegoui ! J'espère qu'on restera amis longtemps.



C'est là que je veux construire mon nid.

Mes petits y seront bien à l'abri et, le jour venu, pourront s'envoler sans danger.

Le ciel est vaste, l'espace sans limite, la terre si basse qu'aucun animal ni humain ne saurait approcher.

Les environs fourmillent d'arbres, sous-bois, prairies d'où il sera facile de chercher leur nourriture.

Il y a bien aussi, entre les constructions, des carrés de terre noire dans laquelle grouillent les vers. Mais il faudra les survoler attentivement afin d'y déceler des présences malfaisantes avant de s'y poser.

C'est dit: la cheminée de cette maison de ce quartier verra naître mes petits



Sur la cheminée où j'ai fait mon nid je déguste du regard la vie de ces petits bonhommes qui s'agitent autour de nous.

Ceux d'en face, ceux qui sont tout le temps à l'extérieur, sauf par mauvais temps, ne cessent de s'activer dans ce jardinet qui respire la joie. Ils bêchent, binent, ratissent, taillent et enfin pour se reposer s'assoient et boivent une boisson noire qu'ils semblent beaucoup apprécier.

Ceux d'à côté, ceux de la grande maison, ils ne sortent pas. Je les vois très peu, alors n'en parlons pas.

Ceux qui leur font face ont des enfants bruyants; trois garçons qui ne parlent que de bagarre et qui sans cesse se chamaillent bruyamment. La sieste de mes oisillons s'en trouve souvent perturbée.

A part ça, Il n'y a pas beaucoup de surprises dans ce coin-là.

Heureusement, en regardant vers le sud, la nature nous offre un charmant spectacle.

Les vertes collines des Monts d'Arrée s'étalent jusqu'à l'horizon. A leurs pieds, une vallée serpente tranquillement sous le chaud soleil de l'été. Sur le devant de celle-ci une ancienne carrière a laissé la nature reprendre ses droits.

Ah, comme c'est beau tout ça ! Je ne me lasse pas de regarder de ma hauteur tout ce que ces hommes, en bas, ne peuvent pas admirer.

Mais attendez, je jacasse, je jacasse. Mais, moi aussi, comme les petits hommes du quartier j'ai des obligations ! Si je ne veux plus entendre mes petits piailler il me faut aller picorer dans quelques carrés de terre bien travaillée pour trouver des vers bien tendres et bien gras.



Face à un ensemble de jardins, un immeuble sert de point d'observation aux oiseaux de passage comme pies, merles, goélands ou ramiers.

J'aperçois une pie habituée au secteur, elle surveille chaque jardin, elle en a quatre au choix.

Ca commence à piailler, ça bouge, il se passe quelque chose... Le chat noir est de sortie et défend son territoire. Il est repéré... Hors de question pour la pie de venir traîner chez moi. Elle avertit ses copines du danger en vue.

Elle prend son envol et va sautiller dans les autres jardins pour chercher de l'eau ou picorer quelques pommes.



C'est bien , me voilà.. Je retrouve enfin ma cheminée préférée

Je me pose, roucoule et retrouve avec plaisir mon environnement...Je suis seul, mes autres copains pigeons ne sont pas encore arrivés... Tant mieux, je savoure ce moment où je suis seul ..Mais c'est vrai nous avons changé de saison, les arbres, qui m'entourent, commencent à perdre leurs feuilles...C'est beau ces couleurs d'automne !!!! La nature est belle, jamais une faute de goût...Oh ! Mais plus loin, j'aperçois le châtaignier .. plein de bogues.. Bientôt mes amis propriétaires pourront profiter des châtaignes.. et je pourrai les observer se régaler ... Oh !!! ça y est le voisin s'est enfin décidé à tailler la haie...c'est quand même plus agréable à regarder vu de mon toit .Et je n'avais pas remarqué que la voisine avait bâché sa piscine et oui, l'été est fini !! Maintenant,, j'ai hâte que mes copains pigeons arrivent. Nous avons beaucoup de choses à nous raconter.. Nous ne nous sommes guère vus durant toute la période estivale... Nous allons nous raconter nos vacances et reprendre rendez-vous pour partager cette nouvelle saison qui arrive...



Et dans ce paysage, il peut y avoir aussi des personnages qui dialoguent

Imaginez une conversation dans un paysage familier

Auguste dit à Jules, son petit-fils:

« - Jules, si on allait se promener ce matin, par ce beau temps?

- Non, je préfère rester jouer à la console, Grand-père.

- Ah, non, pas aujourd'hui, nous allons dehors marcher un peu si tu veux.

- Je peux apporter ma trottinette alors?

- Si tu veux, car ici tu auras toute la place qu'il te faut, ce n'est pas comme chez toi en ville.

Et une fois dehors:

- Tiens, descends un peu de la trottinette maintenant. Nous allons écouter le ruisseau quelques instants, tu entends?

- Oui, c'est le bruit de l'eau qui coule, c'est agréable.

- Tu n'y fais jamais attention? Il faut savoir regarder et écouter.

- Et que vois-tu?

- Je vois des petites bêtes dans l'herbe Grand-père, regarde comme elle est belle, cette coccinelle. Je peux la prendre.

- Si tu veux, mets-la sur ta main et elle s'envolera quand elle le voudra.

- Oh, les belles fleurs, dit Jules.

- Attention, elles sont fragiles, ce sont des coquelicots.

- Tiens, dit Auguste, regarde qui vient là. C'est Pinegoui, mon ami rouge-gorge. Viens le voir.

- On dirait qu'il te connaît, c'est vrai.

- Bien sûr qu'il te connaît. Et depuis longtemps, c'est mon ami, je te dis.

- Tiens, Grand-père, il est quelle heure?

- Eh bien, onze heures sonnent au clocher. Et si on rentrait maintenant. Nous allons préparer à manger peut-être ?

- Oh non, Grand-père, restons encore un peu.

- Si, il est temps de rentrer.

- Oh, c'est dommage, dit Jules. On reviendra encore par ici?

- Oui, si tu es sage. Mais voyons, n'oublie pas ta trottinette quand même.



«Bonjour Monsieur, vous êtes bien le chef de travaux ?

- Oui, bonjour Monsieur Home, Entreprise Bâtiment Plus. On va faire le tour et vous m'expliquez ce que vous souhaitez.

- C'est simple: repenser le jardin pour installer un abri de jardin et un carport , aménager le garage pour en faire une chambre, agrandir la cuisine en installant une véranda, découper une ouverture dans le toit afin d'apporter un peu de lumière, transformer le palier en mezzanine pour en faire un bureau, modifier la salle de bain du haut et lui ajouter des toilettes sèches et donc créer une autre salle de bain avec son coin jacuzzi et...

-Euh, Monsieur Home, vous sembler ne pas vous plaire ici, je peux vous conseiller une maison à vendre un peu plus loin dans votre quartier. Vous la reconnaîtrez, des oiseaux ont fait leur nid dans la cheminée.



- Bonjour Mme Martin, le temps semble aller vers la pluie ce matin ?

- En effet, M. Jaouen et il ne fait pas très chaud.

- N'avez-vous pas remarqué que sur la cheminée des Le Floch il y a une nichée de corbeaux.

-Si. En effet. Mais ce ne sont des corbeaux se sont des merles.

- En êtes-vous sûr ?
- Vous ne les avez donc pas entendus siffler ?
- En effet, peut-être. Vous avez sûrement raison. A part les deux poules que nous avons je n'ai pas l'habitude d'examiner les oiseaux.
- Vous avez tort. Ça peut être très intéressant.
- Sans doute. Vous avez sûrement raison Mme Martin. Mais toujours est-il que s'ils veulent faire un feu de cheminée ça peut-être gênant et même dangereux.
- Ecouter M. Jaouen...
- Appelez-moi Robert. Je vous en prie. Nous pouvons même passer au tutoiement. Non ?
- Si vous voulez. Donc, je vous disais..
- Te disais.
- Ah oui, c'est vrai. Donc, je te disais Robert que Véro et Gérard ne faisaient pas de feux de cheminée.
- Pourquoi ? En es-tu sûre, vraiment ?
- Oui, je ne les ai jamais vus stocker du bois.
- C'est vrai que ça peut-être une explication. Mais tout de même avoir un nid d'oiseaux sur mon toit ça ne me plairait pas.
- Vous, tu, pardon tu as raison. En plus leurs fientes et le piaillage des petits qui attendent la béquée ça peut-être gênant.
- Tout à fait, je n'aimerais pas non plus Christine.
- Non Robert, tu te trompes. Je m'appelle Coline. Et ceci dit, ce n'est pas tout. Il faut que je me presse car nous sommes lundi et tous les lundis matin avec Sergio, mon mari, nous allons Landerneau, à l'atelier d'écriture organisé par l'UTL.
- C'est bien, Coline, l'atelier d'écriture ?

Ca me plait. Ça casse notre routine. Ça fait du bien.



- . Bonjour madame, il y a un moment que nous ne nous étions pas vues dans nos jardins...
- Effectivement, de plus, j'ai appris que vous aviez fait un petit séjour à l'hôpital, mais, je vois que vous allez mieux.
- Vous avez bien travaillé dans votre jardin avant l'hiver qui arrive.
- Je voulais vous signaler qu'un chat du voisinage est venu déterrer toutes mes dernières plantations. J'espère que ce n'est pas le vôtre qui me semble une petite effrontée.
- Sûrement pas, elle ne sort que tôt le matin et reste dans son jardin.
- Bon, nous allons surveiller ça de près et mettre la chasse à cet indésirable matou venu d'on ne sait où... -



- Superbe le temps ! Qu'est ce que tu prends ?
- Dix uv et un litre de crème solaire, non je blague, mais pour une fois qu'il fait beau !
- C'est vrai profitons-en ! J'adore venir ici au port prendre une bière sur la terrasse, regarder les bateaux...
- Ah! Tu te la joues Michel Jonasz, la, la, la...donc une bière pour toi ?
- Non qui t'a dit que je voulais une bière...un panaché plutôt.
- Tu parlais de prendre une bière sur la terrasse ! Donc un panaché alors ?
- Non une bière plutôt !
- Ok je vois, tu te la joues «cheyenne contraire» maintenant! Tu ne trouves pas que ça sent mauvais?

- Sympa! Après les piques, les insinuations ...
- Pas toi idiot, eh regarde le goéland à côté!
- Ah oui il ne s'embête pas «cuici , il bouffe les têtes de poisson sur une table, monsieur mange tranquillement.
- Restaurant trois arêtes on dirait!
- Allez ouste! Sale bête dégage de là!
- Attention il attaque, il te vise, il va lacher des scud méfie toi!
- Ploc!
- Oh le fourbe! Mon crâne!
- Ha ha! Il paraît que la merde d'oiseau c'est excellent pour la calvitie !



Et puis, on peut rêver ...ou pas



Si vous pouviez faire votre valise, vous iriez où ?

«Un voyage décidé à la dernière minute»:

Ce matin, ma valise est prête. J'ai décidé de prendre quelques jours bien mérités. Ce voyage me fera sûrement le plus grand bien.

J'ai choisi de partir en montagne dans le Massif Central. J'ai toujours aimé la montagne, plutôt l'été, car le froid ne m'attire pas beaucoup.

Je voudrais retrouver cet endroit qui est, pour moi magique, et que je n'ai vu qu'une fois.

Je l'avais découvert par hasard, au détour d'une route, dans un village de montagne dont je ne connais même plus le nom.

Ce jour-là, nous roulions tranquillement en voiture, mon mari et moi-même, et notre regard se porte sur plusieurs personnes, qui montaient un col, en file indienne. D'en bas, c'était étonnant à voir. Ce qui nous a donné envie d'en faire autant.

Après un quart - d'heure d'efforts environ, car la pente était raide, nous sommes arrivés en haut : on aurait dit le sommet du monde. Il n'y a pas vraiment de mots pour décrire l'émotion que cela procure. Nous dominions tout et le paysage était vraiment magnifique. En bas, seules les vaches et le son de leurs cloches troublaient le silence.

Je voudrais pouvoir retrouver ce lieu et revivre encore une fois ces émotions.



. Partir, ah! partir ! en Italie, retrouver Naples et ses rues impossibles où rentrer dans son logement est déjà un exploit.

Les accents vous accompagnent dans cette ascension suffocante.
Encore trois étages et je serai dans l'appartement. la rue est si étroite que je verrai la voisine laver sa vaisselle.
Elle me fera un petit signe et un sourire. dans la rue toute conversation sonne comme une dispute à nos oreilles, nous gens du Nord.
Dehors on s'invective, on se touche, on n'hésite pas à s'embrasser bruyamment.
La retenue n'est pas de mise et les grands gestes, obligatoires.
Ma logeuse m'interpelle en riant :
-« Eh toi, tu es coincée ? Pourquoi tu ne bouges pas les bras quand tu parles ? »



Ma valise est ouverte devant moi, mais je ne sais quoi y placer.
Parce qu'en fait je n'ai pas envie de partir.
Oui, mais à quoi sert de faire sa valise si c'est pour ne pas partir ?
J'y place quand même un ou deux gros pulls, car je suis frileuse.
Et puis un livre ou deux, roman et documentaire, selon l'humeur.
Et aussi mon appareil photo, on peut toujours réussir une photo.
Me voilà prête à partir, mais où ?
Là où le vent me portera ? Trop naïf.
Vers l'inconnu ? Pas si simple.
A l'aventure ? Risqué.
Je vais réfléchir un peu.



Pourquoi cette idée de partir me trotte encore dans la tête ce matin ?
Remplir sa valise, choisir ses vêtements.
Ne pas oublier ses papiers. Penser à tout pour ne pas louper le voyage. A tout et à seulement ça : PARTIR!
C'est vrai, ça serait bien de partir. De changer d'air ; de quitter ses habitudes; de voir d'autres personnes: de créer des liens nouveaux; aller au soleil, dans le sud.
Quitter la ville pour aller sur la côte ou à la montagne. J'aimerais bien ? Mais où? Quand ça?
Seul, avec quelqu'un, quelqu'une, en groupe. Je ne sais pas, je m'interroge.
Le monde est si vaste. Je n'arrive pas à me décider. Et puis ma valise où est-elle ? Il me faut la chercher ! Je n'en n'ai pas le courage! Il y a trop de questions. Ça suffit !
Je retourne me coucher



Mon choix serait Florence en Italie. C'est une ville à dimension humaine, on ne s'y perd pas avec des repères comme le fleuve «Arno» et le Duomo qui domine la ville.
Des musées sont à visiter comme « la galerie des offices » et, de magnifiques statues à admirer, toutes chargées d'histoire.
Egalement, un climat agréable et une bonne cuisine italienne à déguster.



Ecrire c'est se dire : « si j'étais ? une saison par exemple ? »



Si j'étais une saison, je serais le printemps.

Mai est le moi du printemps par excellence. Je permets à tout le monde, travailleurs comme retraités, de se lever de bonne heure. Je serais à la fois le soleil qui se fait voir de plus en plus souvent et commence à réchauffer la terre, les oiseaux vont faire leurs nids, je permettrais aux coucous de chanter, je ferais monter la sève dans les arbres, et ils reverdiront la campagne, les ruisseaux chanteront, les fleurs vont éclore. En montagne, grâce à moi, les glaciers vont fondre et venir grossir le débit des rivières.

Grâce à moi aussi, petits et grands, jeunes et vieux, voudront venir me rencontrer et retrouveront le sourire. Les travailleurs seront contents de travailler, les retraités de voyager, de me peindre pour quelques-uns, de me chanter pour d'autres. Je mets de la bonne humeur, et tout ce qui était un peu pénible à cause de mon ami l'hiver va devenir gai et léger. Je suis la vie. Je ne dure qu'un temps, mais c'est aussi pour cela qu'on m'apprécie.

Je sais laisser la place le moment venu. Et puis, si vous m'aimez bien, ne vous inquiétez pas, je reviendrai, c'est sûr.



Si j'étais une saison, je serais l'hiver. Un hiver très rude. D'abord viendrait le froid, un froid sibérien, sous un ciel très bleu. L'air serait sec et lumineux. Les gens en profiteraient pour aller, bien emmitouflés, se promener, riant des nuages de vapeur sortant de leur bouche, de leur goutte au nez, des pieds qu'il faut claquer sur le chemin pour les réchauffer, heureux à la pensée du chocolat chaud qu'ils dégusteraient en rentrant.

Ensuite viendrait la neige, une neige dense, qui recouvrirait en quelques heures tout ce qui vit. Alors viendrait le grand calme, celui qui est à la fois solitude et douceur, celui qu'on écoute attentivement. Petit à petit, l'air s'emplit du bruit des pas crissant sur la croûte de neige gelée et débouleraient alors les enfants impatients, heureux, riant et criant de toute leur énergie d'enfants.

Enfin, quand la neige aurait fondu, viendrait le blizzard, contre lequel il faut se plier en deux pour avancer, le bonnet et l'écharpe comme piètre protection. Ce serait violent et on se sentirait vivant. Alors, je pourrais laisser le printemps arriver.



....je serai la saison des labours. Celle de l'espoir d'un futur renouveau. Celle où le laboureur donne tout son savoir pour préparer le lit des récoltes à venir.

Cette saison où l'on prépare cette terre noire pour en faire un champ de blé aux épis des plus blonds.

Cette saison où l'ancien est renouvelé pour un avenir des plus prometteurs.

Cette saison où comme un secret enfoui seront cachées de nouvelles récoltes. Que ce soit du Beaujolais ou des cocos de Paimpol par exemple. Quelle fierté de préparer la naissance, pour autrui ce savoureux changement à venir.



A choisir une saison, je serais le printemps.

C'est le moment où tout revit après la fin d'un hiver souvent difficile.

Les gens recommencent à sortir et des couleurs plus lumineuses apparaissent dans les façons de s'habiller.

On recommence à voir les jardins s'animer, chacun taille, nettoie et plante sur son espace.

D'une manière générale, la nature reprend vie, elle se colore. Les arbres retrouvent leurs

feuilles, les fleurs sortent de terre, les insectes sont de nouveau visibles.

Une saison bien agréable où l'on peut enfin recommencer à vivre dehors.



Je serais celle qui n'existe pas. Ici, il n'y en a pas de réelles comme ailleurs, un interminable automne, un court été où l'on peut compter sur nos doigts les jours de beau temps, un hiver si bref que la rare neige à peine tombée est déjà fondue, un printemps poussié et pluvieux comme d'habitude.

Et parfois la surprise de vivre une saison inattendue, les journées interminables du mois de juin, ni printemps, ni été, où on pourrait presque manger dehors le soir, où dans l'air flotte des parfums de terre gorgée de vie, où l'on croit encore en la promesse de beaux jours à venir, où deux journées consécutives de soleil vous persuadent que la météo va rester indéfiniment au beau fixe. Pas de chaleur étouffante ces jours là, on est breton, que diable !

Mais cette suavité dans l'air, cette lumière caressante qui vous enracine dans ce pays humide. Que la vie pousse bien ici, on n'y oublie jamais l'arrosage !



Ou alors ...si j'étais un instrument de musique ?



Si j'étais un instrument de musique...

.. je choisirais le violon.

Il s'ouvre à toutes les musiques.

Il trouve sa place dans les salles des concerts classiques et avec de grandes stars.

Avec Jean-Christophe Spinosi il a même participé aux « vieilles charrues » en jouant «Le Printemps» de Vivaldi.... Un vrai succès.

On le trouve également dans les musiques de jazz et tziganes.

De nombreux artistes tels Stéphane Grappelli ont su mettre cet instrument en valeur.

Le violon, instrument qui a traversé les siècles sans rendre une ride.



Si j'étais un instrument de musique, je serais une harpe. Chaque instrument a son charme, et j'aurais pu choisir d'être un pipeau, un accordéon, une guitare ou un piano, tous me plaisent. J'ai parfois mais rarement entendu la harpe, mais cela me plairait d'en être une!

Eh bien, ça y est, j'en suis une...

Je suis entre les mains d'une jeune femme, et les doigts fins et agiles de l'artiste pincent certaines de mes cordes ou la paume de sa main glisse sur elles. De mes cordes qui vibrent ainsi, il s'échappe des sons clairs et mélodieux, parfois quelques sons plus graves; il en résulte des émotions assez difficiles à décrire, les personnes qui m'écoutent sont transportées dans un univers autre, léger, lumineux, et grâce au chant associé à mes notes par l'artiste, elles se retrouvent tantôt dans un beau paysage, tantôt dans leur enfance ou celle de la chanteuse, ou parfois dans un pays

inconnu mais merveilleux. Parfois même, elles ne comprennent pas les paroles dites dans une langue étrangère, mais l'émotion est toujours là.

Je le vois, je le sens, l'artiste est heureuse de m'avoir entre les mains, de se tenir tout près de moi, elle est heureuse de chanter, de raconter, ceux qui nous écoutent sont aussi très attentifs, et silencieux, à tel point qu'on pourrait croire qu'ils ont quitté la salle. Oh, non quand même, quelle idée ! Depuis le temps que je travaille, ça n'est jamais arrivé...



J'en suis là de mes réflexions, quant à la fin de la chanson, j'écoute les applaudissements. Ouf ! ça me rassure, c'est donc bien ce que j'avais pensé au départ : ils s'étaient peut-être évadés mais uniquement par la pensée et le rêve procurés. C'est cela être artiste : pouvoir et savoir partager ses émotions à ceux qui vous écoutent. Le mérite ne m'en revient pas uniquement, car si j'émet de si beaux sons, je n'oublie pas le très bon artisan qui m'a fait naître et à qui je dois aussi beaucoup, (je connais quelques harpes qui n'ont pas eu ma chance), et j'appartiens à une chanteuse qui a eu un coup de foudre pour moi, qui associe sa belle voix à l'instrument que je suis, et nous devons aussi avoir un public qui sache apprécier. Ce que visiblement, leurs applaudissements confirment. J'apprécie beaucoup ces moments, et si je pouvais, eh bien j'applaudirais avec eux tous. Inutile de faire des kilomètres pour faire de beaux voyages.



Si j'étais un instrument de musique, je serais une flûte.

Une flûte, c'est léger, léger comme le vent, qui raconte tant d'histoires; une flûte, c'est comme l'océan, le son monte et descend comme les vagues; une flûte accompagne les voluptés de la danse . Le son d'une flûte rend le sourire; certes, ce que nous dit une flûte est parfois triste; mais le romantisme y est toujours présent .

Faire rentrer le doux son de la flûte dans son cœur, peut alors caresser l'âme et la rendre belle .



Si j'étais un instrument de musique, je serais une guitare électrique portée par un rockeur au charme sauvage. Dès les premiers accords, ma musique s'envolerait, crevant l'espace de ses notes vibrantes. La batterie, le saxo, la voix profonde de la chanteuse m'accompagneraient pour un long cheminement planant. Puis les mains sur les cordes frapperaient, pincerait, se déplaceraient magnifiquement et mes rifts électriseraient la foule en extase .



Si j'étais un instrument de musique, je ne serais pas un violon car avec ses sanglots trop longs...

Je ne serais pas non plus une guitare dont les cordes à trop gratter se cassent sans égard.

Encore moins une mandoline aux airs trop triste qu'à l'écoute sur tes joues des larmes dégoulinent.

Je ne serai pas un tambour qui aux matins humides annoncent aux jeunes gens des déclarations de guerre sans retour.

Je ne serai pas un piano dont l'apprentissage n'est pas des plus rigolos.

Mais alors quel instrument serai-je ? Un instrument à vent peut-être ? Une trompette au son puissant ou un saxo à la chaude mélodie ? Un saxophone en effet fait des sons que j'ai à la bonne. Et comme disait mon père:

«pour qu'un morceau de musique ne soit pas trop mauvais il suffit de finir par le son coloré du saxo. Ca rattrape n'importe quelle sauce loupée à tous les coups».



Si j'étais un instrument de musique , je serai , je pense , un piano...

Non seulement, l'instrument en lui-même est beau..

Mais sentir le toucher délicat des doigts du pianiste est délicieux...regarder les mains du pianiste voler de touche en touche est un véritable régal

Ecouter le son voluptueux qui sort de moi dès que l'on m'approche avec délicatesse est plus qu'agréable .

Oui, je suis contente d'être un piano ..

Cette musique, qui sort de mes entrailles lorsqu'un pianiste talentueux y joue , permet de donner du bonheur à beaucoup de gens...

Que ce soit ... à écouter tranquillement installé dans son canapé... Que ce soit en concert , placé au milieu de la scène face au public ...un vrai régal.....

Ecrire, c'est aussi faire parler des images ...



Le nez en l'air (photo de Doisneau)

Tiens, que se passe-t-il ?

Là, près d'un arbre, sur le trottoir, un petit attroupement. Quelques hommes et femmes, les yeux levés vers le ciel, regardent avec étonnement et gravité.

Peut-être même, quelque inquiétude pour certains, notamment un homme et une femme debout, qui se tiennent près l'un de l'autre.

Depuis peu, la guerre est pourtant finie, enfin ! Il était temps. Pourtant tout ce monde n'est pas rassuré, car cet avion qui vole bien bas leur rappelle de mauvais souvenirs, pour beaucoup d'entre eux. Et pour tous, s'ils le regardent avec insistance, c'est qu'il fait un bruit anormal et qu'il est visiblement en difficulté au-dessus la ville.

Une femme inquiète dit à son mari : « Pourvu qu'il atterrisse quelque part, plus loin, sans trop de difficultés. Des malheurs, nous en avons assez vus ».

Enfin l'avion s'éloigne, toujours avec ce même bruit de moteur inquiétant, puis il est hors de leur vue, et n'entendent rien de plus.

Sans doute donc, aura-t-il réussi à se poser ?



Photo de Doisneau.

Il n'avait plus un sou, plus un seul petit centime pour aller boire un ballon de rouge au bistrot. Oh! regardez, un truc bizarre dans le ciel. Où ça, où ça ? Là, regardez ça va, ça vient. Toutes les têtes se lèvent.

Certains affirment l'avoir vu, il est passé si vite.

Chacun espère voir cet "ovni" comme l'a nommé un monsieur qui avait l'air de s'y connaître: un objet volant non identifié", oui madame voilà comment ça s'appelle.

Il ne va pas nous larguer des bombes au moins? déclare la dame au premier plan.

La guerre est terminée depuis peu et la population est encore traumatisée. Mais non, ma brave dame" ce sont des extra terrestres, ils nous observent".

Nez en l'air, absorbés par cet ovni furtif, personne ne fait attention à lui.

Les portefeuilles se laissent prendre en douceur dans les poches et dans les sacs. Le pickpocket rusé relance la contemplation du ciel par un "oh, ça y et je l'ai vu, il est là "il montre le ciel et un portefeuille de plus atterrit dans sa besace.

Quelle idée de génie il a eu !, chacun scrute le ciel et lui il en profite... Soudain, quelqu'un crie " Là regardez" et l'ovni se rapproche. Les bras lui en tombent et la besace avec !



C'est la sortie du dimanche, tout ce beau monde a ciré ses souliers, enfilé son beau costume, posé délicatement son

chapeau, sa voilette.

Non, un homme détonne : ni costume sombre, ni chapeau, mais un col de chemise ouvert et une besace à la main. Quoiqu'il en soit, ils regardent tous dans la même direction, en haut, pas dans le ciel non, mais peut-être à hauteur d'immeuble. Que se passe-t-il?

Un spectacle ?

Un Incendie ? Une manifestation ?

J'ai hâte d'avoir la réponse!



Dans l'avenue de la bourse des bourgeois s'activent, d'autres se prélassent à la terrasse d'un café. Tout va bien dans le meilleur des mondes. Quand soudainement, un homme vêtu d'un costume gris clair s'écrie:

«Regardez là-haut ! Que fait-il ?»

Tout autour, la foule amassée s'interrompt et chacun lève son regard vers cet homme habillé d'un short et d'un marcel qui frénétiquement se hisse sur la paroi de la grande banque Paris-Bas.

Tout le monde s'interroge sur les intentions de ce singulier alpiniste.

A s'en faire un torticoli, les spectateurs tentent de deviner cette énigme printanière.

'Ce n'est pas un exhibitionniste, j'espère?' s'écrie une femme assise au premier plan.

«Mais non voyons» surenchérit l'homme au costume gris clair. «C'est Roméo qui aimerait bien rejoindre sa Juliette.»

«Pourquoi pas», opine la femme en finissant son café.



Paris dans les années 50, mais que se passe t-il dans le ciel ?

Un avion fait des acrobaties. Le pilote semble bien sûr de lui. Il tourne, il vire. Il faut espérer qu'il ne va pas venir s'écraser sur les toits.

En tout cas, le spectacle est magnifique à voir. Les parisiens semblent passionnés et très attentifs aux opérations en cours.



« Achat de vieux dentiers. Ici, on peut les essayer »

Que nous dit cette photo prise d'un Monsieur devant cette affiche ?

Auguste, un homme âgé de 60 ans environ, regarde les objets d'un vide-grenier. Appelait-on cela à l'époque un vide-grenier ? En tous les cas, c'est un beau déballage sur la place du village. Quel bric-à-brac. Pour l'instant, il est préoccupé par de vieux outils sur un des étalages.

Mais dans quelques secondes, il va lever la tête et voir l'affiche qui dit : « ACHAT » DE VIEUX DENTIERES. ON PEUT LES ESSAYER »

; Si l'homme du dessin sourit de toutes ses dents, lui dans un premier temps rit bien fort, on l'entend et quelques badauds se retournent.

«Il a de l'humour celui qui a dessiné ça.» se dit-il dans un premier temps.

Puis il réfléchit: «Il a travaillé à la morgue, cet homme ou quo ... ou dans les Pompes Funèbres?

Et il a peut-être récupéré les fausses dents. Après tout, on n'en a plus besoin après. Tous les trafics peuvent exister... Ou

alors, il a peut-être tellement peu de clientèle et que c'est une façon comme une autre de faire entrer les gens dans sa boutique et d'en faire des acheteurs potentiels.

Si ces appareils existent vraiment dans cette échoppe, ce n'est quand même pas très hygiénique, et je le mets au défi de les faire bien coïncider avec la bouche du client, mais peut-être après tout, il existe déjà quelques prothésistes dentaires dans les années 50.



Nous sommes après guerre et le progrès dans tous les domaines est évident, alors pourquoi pas ? – Eh bien, s'il n'a pas de vieux appareils dentaires ou qu'on ne peut pas les essayer comme il est dit, (ce que je ne voudrais pas de toute façon), je lui ferai un procès en bonne et due forme pour publicité mensongère.

L'homme, songeur, pousse la porte pour voir ce qu'il en est réellement ; car ne vous y fiez pas, cette homme calme et rieur du début, en apparence bonhomme, ne se laissera pas faire.



Tiens, mais c'est quoi ce stand ??

Ce n'est pas très attirant... On dirait des dentiers ...

On voit vraiment de tout.

Heureusement, j'ai encore toutes mes dents. En cas de besoin, ce n'est pas ici que je viendrai. Je verrai plutôt mon dentiste habituel.

Essayer des dents après on ne sait qui, ce n'est pas vraiment très engageant,

Drôle de métier.



Il a repéré deux ou trois objets fort curieux dont il essaie de percer le mystère. A droite, peut-être des cornes de rhinocéros rapportées d'Asie ou des instruments de musique de lointaines contrées africaines ?

Devant, quelques pattes porte-bonheur de cerfs ou de chevreuils ?

Tiens, quel drôle de porte crayons, peut-être en bois de caribou ?

Ce vieux brocanteur de la rue des Fleurs s'installe par tous les temps avec son étal d'objets hétéroclites, parfois merveilleux, parfois d'un goût douteux. Pas autant que ces vieux dentiers qui ne servent qu'à attirer l'œil des chalands et qu'il ne regarde plus, depuis le temps !



-Des dentiers d'occasion ! S'étonne le monsieur au chapeau qui regarde incrédule des dentiers étalés sur cet étal des plus insolites.

En fait c'est une bonne occasion pour mettre fin à mes tourments. Cela fait trois ans que je n'ai plus de dents. 3 ans que je mange essentiellement de la bouillie et des soupes ; 3 ans que j'ai du mal à m'exprimer et à me faire comprendre des autres. Et, aujourd'hui alors que je flânais sur les quais du bord de Seine: Euréka! Ma quête du Graal semble enfin se terminer.

Il me faut maintenant essayer un de ces dentiers en espérant en trouver un qui m'aïlle à merveille. Mais, essayer ça me gêne. Lequel? Un qui me convienne bien sûr. Un qui n'a pas l'air trop usé. Lequel de ces râteliers me sortira de mes problèmes ? Les anciens propriétaires de ces mandibules auraient pu indiquer :

-Facile à porter.

-Deviens trop lâche après trop d'utilisations.

- A nettoyer au moins trois fois par jour.
- A faire tremper toutes les nuits dans verre d'eau.
- Ne pas laisser à la portée des enfants. Etc...

Ben alors tu l'essayes ce dentier au lieu de te dire n'importe quoi. Ne crains rien, ils ont sûrement été nettoyés. Quelques francs à déboursier ! Quelle importance ? Après tu mordras la vie à pleines dents !



Il est sur les dents, plus un sou, plus un franc. Eh bien, il y en a qui ont de ces trouvailles : vendre de vieilles dents! après tout son chapeau il l'a bien acheté d'occase ! Alors pourquoi pas les dents ? on ne peut pas posséder que du neuf, par exemple sa voiture , elle a déjà servi et pourtant ses fesses se calent parfaitement dans le siège conducteur.

Sa maison ? Pas toute neuve non plus, il y a déjà eu au moins deux occupants avant qu'il ne l'achète et il est l'aise à l'intérieur, toutes les pièces sont spacieuses et il n'est pas gêné aux entournaures.

Ses meubles? achetés d'occasion à une vente aux enchères, sa vaisselle est rangée dans le buffet et son armoire semble être conçue pour ses vêtements ou l'inverse.

D'ailleurs, ses costumes également ont déjà été portés surtout celui de son mariage, il l'avait négocié à une vague relation et il l'avait déjà endossé trois fois, ses épouses successives n'étaient pas neuves, elles non plus, toutes des deuxièmes mains, voire non cotées à l'argus, qu'importe elles lui avaient fait bon usage.

Même ses idées souvent sont usées, battues et rebattues, empruntées à des milliers de personnes.

Alors les dents, pourquoi pas ? Réconforté par ces arguments, il rentre dans la boutique pour échanger son vieux dentier, contre un aux dents plus blanches. Il a trouvé une occasion formidable sur une petite annonce « jeune femme, jamais servie...parfait état ».



....Ou faire parler des personnages de tableaux...



Les glaneuses (vues par Julie Nahon)

L'art ? je m'en fous de l'art. L'art c'est du lard ou du cochon.

Ce grand artiste intello qui nous fait trimer depuis ce matin, il se prend pour Chris Jordan ou quoi?

C'est pas lui qui va payer mes séances chez le kiné mais c'est lui qui cochonne tout !

Une installation ça s'appelle, il paraît. Voilà les consignes, on doit vider nos poubelles et poser les déchets selon un plan précis, vu d'en haut filmé par un drone, on doit voir une figure cachée.

Quelle figure? Je n'en sais rien, j'ai demandé aux copines qui "déglanent" avec moi, elles ne savent pas non plus. C'est artistique paraît-il !

On suit les repères et on pose, soit une bouteille plastique, soit une canette, soit un papier gras. Pendant une semaine, les détritux vont rester là, et le public paiera pour admirer cette oeuvre d'art, tu penses.!

J'ai la même derrière chez moi et c'est gratuit. Je regarde par la fenêtre de mon appart au HLM et je vois la même "installation" en plus variée, il y a des frigos, des machines à laver, des cuvettes de WC, des résidus de placo, une vieille carcasse de bagnole toute rouillée et des rats.

Au moins, ça ne s'envole pas au vent, ça, c'est du solide et du vivant.
Ici s'il y a un peu de brise cette nuit ou si les gosses des HLM voisins se déchaînent, son oeuvre d'art ne fera pas long feu, elle sera éphémère, très éphémère !
S'il voyait ça, Monsieur Millet, il se retournerait dans sa tombe, couverte de détritits d'ailleurs !



Trois femmes ont décidé, ce matin de bonne heure, de prendre leur courage à deux mains, et se sont donnés rendez-vous près de chez elles. Courbées, elles ramassent sur un grand terrain vague, tout ce qui traîne, laissé là, bouteilles en plastique, détritits, papiers... Trop c'est trop.

Leur arme, face à cette négligence, c'est leur volonté de changer les choses, de nettoyer ce que d'autres ont sali, de remplir leurs grands sacs de ces détritits et de faire place nette.

Penchées sur ce travail, elles ne ménagent pas leur peine, et elles se disent que c'est indispensable cette fois.

Mais, tout en le faisant, elles se disent aussi entre elles :

"Pourquoi, à notre époque, a-t-on si peu de respect de la nature ?"

Manque d'éducation sûrement, solution de facilité, et puis, manque de respect de la nature et des autres: "après tout, ce n'est pas chez moi".

Et peut-être n'est-ce plus dans l'air du temps de se gêner, ça demande un petit effort de mettre les déchets dans une poubelle.

"Et il y aura bien quelqu'un qui ramassera ! En ville, certains sont payés pour ça. Ici ? eh bien, tant pis,"

Et ils ne se posent peut-être même pas la question.

Elles savent que ce qu'elles ont fait ce matin, c'est une goutte d'eau dans l'océan, quand elles imaginent les déchets sur terre, dans la mer, sans compter l'air que l'on pollue à qui mieux mieux.

Il ne faut pas oublier non plus les déchets qui flottent dans l'espace. Pour ces derniers, ce n'est pas elles qui feront le nécessaire.

Mais ici, leur travail de la matinée accompli, les dos fatigués, elles vont se dire que oui, c'est peu, mais c'est quand même bien.

Et elles reviendront encore demain matin remplir leurs grands sacs du manque de respect qui les entoure.



On a vraiment de la chance d'avoir obtenu ce job, et en CDI en plus!

Et puis, c'est bien payé, normal, il faut être qualifié, on a été triées sur le volet.

La formation a été drôlement difficile et l'examen très sélectif : coup d'œil efficace, connaissance pointue des matériaux, choix immédiat du sac, aucun droit à l'erreur !

Et ce qui est aussi très important, ce sont les différentes primes: objectifs atteints voire dépassés, présence de produits toxiques, pénibilité .

Que deviendrons-nous quand le ramassage sera automatisé ou, pire encore, quand les lubies «Zéro déchets » ou « tout en vrac » auront gagné des villes entières ?

Certains disent que ce n'est pas pour tout de suite.

D'autres disent que c'est pour bientôt.

Si ça arrive, pourvu qu'on soit récupérées par une autre entreprise !

Sans emploi, on deviendrait les déchets de la société.



Dans la nature endormie trois femmes discutent en travaillant.

Aïe, ça y est, je me suis encore fait mal au dos. J'en ai assez de ramasser les cochonneries des autres et de me casser le dos!

-Tais-toi Laetitia, tu sais très bien ce que tu risques. Ils vont encore te priver de repas ce soir. Tu sais bien qu'ils voient tout. Il y a des caméras partout ici.

-Je m'en fiche Cindy. Je ne veux plus retourner là-bas dans ces immeubles gris où tout est fade et sans joie. Regarde ce que nous faisons du matin au soir. Ramasser des détritits

Laissés comme ça dans ce grand terrain vague. Dans le passé, nos ancêtres, c'était des pommes de terre ou des échalotes qu'ils ramassaient. Ca au moins ça se mangeait et c'était bon, ça avait du goût. Ce n'est pas comme ces petites pilules que l'on nous demande d'avaler tous les soirs...

- Taisez-vous toutes les deux ou ça va mal tourner pour nous!

Oh, toi, Linda, ça va hein! Comme petit toutou à son maître tu te places là. Mais regarde dans quel monde nous vivons. La saleté nous entoure. Le soleil ne peut pas percer ce brouillard nauséabond. Les fleurs ne poussent plus. Notre Terre n'est plus ce fameux Eden où il était permis de rêver auparavant. Maintenant, qui vit ici?

Ceux qui n'ont pas les moyens de s'offrir un billet pour Mars.

Là-bas où tout est pur et sans tache, où l'eau est claire et l'air respirable. Je vous le dis, moi: ce n'est plus la peine de nettoyer notre planète.

C'est trop tard. On ne peut pas faire machine arrière .



Le jour se lève, le week-end se termine... tous les lundis, c'est la même chose.

La grande ville est proche... c'est incroyable ce que l'on peut récupérer le long de cette nationale.

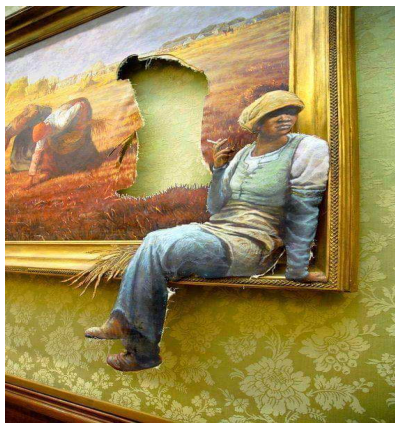
Sur ce champ se tenait un festival genre « vieilles charrues ». Les participants, comme chaque fois, n'ont pas oublié de nous laisser les reliefs de leurs repas et agapes sur le terrain. Comme d'habitude, nous nous échinons à récupérer des centaines de bouteilles en plastique, papiers gras, objets de toute sorte.

De leur voiture, ils balancent n'importe quoi. Ils ne pensent même pas au devenir de cet amoncellement.

Vraiment, aucune éducation, notre monde devient une vraie poubelle.



Les glaneuses, (selon BANSKY)



« Tiens... Me voilà dans un autre monde!

Par quel miracle je me retrouve hors du cadre?

Oui c'est bien ça. Je vois bien juste ici la trace que j'ai laissée dans ce tableau.

Visiblement, mes amies ne s'aperçoivent pas de mon départ. Je vais faire une pause cigarette et réfléchir un peu.

Quand je vois là mes amies qui travaillent! Comme c'était dur!

Qui m'a permis de voir ce qu'il y a de l'autre côté du tableau? En tous les cas, le repos fait du bien. Mais à quelle époque sommes-nous?

Ici, le temps me semble irréel, lumineux, rien ne ressemble à ce que je connaissais jusque-là.

Ici, je ne fais rien et dans un sens c'est bon de s'arrêter, de profiter un peu. Pas toute ma vie ainsi, mais là j'apprécie car je l'ai bien mérité.»

Banksy a peut-être lu comme moi des histoires d'E.M.I. (Expériences de Mort Imminentes), formidables, époustouflantes, vécues par des personnes passées de «l'autre côté»(ou plutôt presque). Très réconfortantes en tous les

cas. Qui sait, peut-être lui, l'artiste, a-t-il voulu traduire le grand passage ainsi ?

Mais elle, va-t-elle devoir revenir aussi à la dure réalité de sa vie cadrée ?



Où est ma place, ma vraie place? Dedans, dehors?

Dedans, on ne me regarde plus, tout le monde s'est habitué à ce tableau, on passe devant nous sans y prêter attention: «Ah, oui, les glaneuses!» Et on continue jusqu'au tableau suivant.

Dehors, est-ce que je les intéresse? Les gens sont blasés, ils sont habitués à tant d'extravagance et de démesure que rien ne les atteint plus. Ils me voient dehors et passent au tableau suivant, à peine surpris.

Et eux, est-ce qu'ils m'intéressent ? Non, pas vraiment, nous n'avons pas grand-chose en commun, rien à nous dire, nous ne sommes pas du même monde. Ça me rend triste parfois. Ah, si quelque chose pouvait se produire ! Si je pouvais rire un peu! Ou alors brûler ce musée et m'évader et devenir libre et trouver enfin ma place dans ce monde.



Cela fait près de deux siècles que je traîne dans ce tableau où plus rien ne pousse ! Et me voilà là lasse de tout ce temps sans changement. Fatiguée par ce travail de forçat et cette attente sans différence.

Nous y avons cru : être différents d'avant. Comme nous l'avons espéré cet instant. Nous l'avons obtenu ce droit. Nous sommes affranchis maintenant mais est-ce vraiment différent ? On nous a déclarés égaux aux autres et cela dès notre naissance. Mais au XXIème siècle est-ce vraiment vrai ? Sommes-nous devenus égaux jusqu'à la mort ? Tout cela n'est qu'apparence Pourquoi se poser toutes ces questions ? Assise là à fumer mon clope en regardant ce passé déprimant suivi d'un présent bâti sur des mensonges qui sans doute se poursuivra par un futur sans espoir de réels bonheurs pour moi.

En fait rien n'a changé depuis 2 siècles. Nous sommes toujours des individus de second plan. Grimper en haut de l'échelle sociale nous est toujours aussi difficile.

Aller, j'arrête mon blues. C'est l'heure. Je dois reprendre ma place.



Des jours et des jours que nous courbons l'échine sans un mot, un travail sans fin, sans aucune pause pour discuter un peu avec les autres travailleuses.

Les champs sont à perte de vue, aucune chance de faire une échappée... c'est un travail interminable.

Une seule solution, c'est faire un remake de la série « au-delà du réel », je change d'univers et je descends de mon cadre avec ma gerbe de blé.

Je vais enfin pouvoir me détendre et «griller» une petite cigarette assise sur le bord de mon cadre.

J'abandonne les copines le temps d'une immersion dans la « quatrième dimension ».



Bon, elle vient ma copine ? Qu'est ce qu'elle fout ? Toujours à se faire admirer, ah cette Marylyn... évidemment elle est plus glamour que moi, Andy Wharol ne l'a pas raté, moi Millet m'a fringué chez Emmaüs et je suis de dos en plus.

Si ses contemporains s'étaient rendus compte que j'étais black, ils auraient poussé les hauts cris, ils ont cru

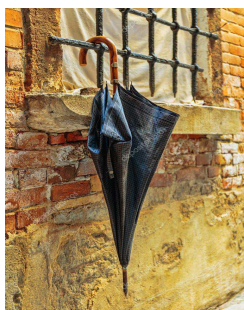
que j'étais sale, les imbéciles, j'me lave moi...quand je peux!

Dès que j'ai fini ma clope, il faut que j'y retourne, rester immobile comme ça des siècles, ça vous casse le dos. Ah! tiens je la vois arriver la Monroe, avec la « supermarket lady » de Duane Hanson et une nana de Niki de St Phalle. Heureusement la jeune fille à la perle n'est pas là, quelle pisse-froid celle là ! On va aller toutes ensemble prendre un pot dans un bistrot. Chez Renoir ? Van gogh ? Toulouse Lautrec ? Un endroit où on s'amuse en tous cas. Tiens, non, j'ai une idée: au bord de la piscine de David Hockney.

J'en profiterai pour prendre un bain et enlever deux siècles de crasse.



Ecrire peut aussi permettre de partager les sentimentsd'un parapluie perdu



Mettez-vous à la place d'un parapluie oublié.

Je ne comprends pas. Où est-elle partie?

Quoi? Elle m'a laissé là sur cette vieille banquette usée!

Ah non! C'est inadmissible!

Quelle ingratitude!!

Je croyais qu'elle tenait à moi, elle m'avait choisi, si j'ai bien compris, parce-que j'avais de belles couleurs, que j'avais douze baleines au lieu des huit habituelles, que j'étais solide, disait-elle, et qu'elle pouvait compter sur moi en cas de tempêtes. Ce qu'elle a pu faire souvent d'ailleurs. A l'achat, elle avait sans regret mis un bon prix. Et je ne la vois pas revenir... Et voilà le car qui est déjà reparti. Peut-être la reverrais-je avant la fin de son séjour dans les Pyrénées? Je l'ai entendu discuter avec le chauffeur et dire qu'elle prendra peut-être le même bus dans cinq jours pour retourner à la maison. J'ai donc encore un petit espoir de la revoir.

J'espère surtout qu'entre temps personne ne va voir me trouver, et m'emporter, moi un si beau parapluie, sans me demander mon avis ... Ouf, le chauffeur que je trouve bien sympathique vient de me trouver et m'a mis de côté; je l'entends discuter et il sait à qui j'appartiens.

Cinq jours, c'est long. Bon, il faut que j'arrête de pleurer quand même mais c'est plus fort que moi. Pour l'instant, je suis ici dans le coin et je me fais le plus petit possible.

Cinq jours plus tard, je reconnais sa voix, le chauffeur aussi est le même, c'est une chance, et moi je suis toujours dans mon coin. Je l'entends, inquiète, qui demande de mes nouvelles. «Alors, mon parapluie, vous n'avez pas trouvé un joli parapluie?» «Ça y est, on me remet à ma propriétaire étourdie, mais ravie de me retrouver.

Quel plaisir ! Je ne sais si tu as pleuré, mais moi alors !! Merci chauffeur!»



C'est long, que c'est long ! Cela fait au moins une heure qu'il m'a flanqué dans cette espèce de corbeille humide à

l'entrée de la banque. D'habitude, il ne reste pas si longtemps...En plus, je me prends régulièrement des coups, l'eau dégouline sur moi qui avais commencé à sécher. Mais qu'est-ce qu'il fait ? C'est long, je n'en peux plus là. Oh la la, je commence à m'inquiéter. Il a peut-être un problème avec le banquier, on le garde vraiment trop longtemps. Non, ce n'est pas normal, ils lui ont fait du mal peut-être...Ils ont fermé la porte, je n'entends plus un bruit, je suis tout seul maintenant. J'ai peur. Qu'est ce qui lui est arrivé ? Il faut qu'il vienne, que je sorte d'ici, que je prenne l'air, que je me déplie, que je retrouve la pluie, que je continue à le protéger ! Bon, je me calme. Tiens, on dirait qu'il ne pleut plus. J'ai un doute là ... Ah, c'est ça ! Il ne pleut plus et il m'a oublié ! Je le déteste, je le hais ! Quand il reviendra me chercher, je resterai bloqué, je refuserai de m'ouvrir, je casserai même une baleine ou deux, il sera trempé, bien fait. Et il ne m'oubliera pas une autre fois.



Mais, où est-il passé ? J'ai beau regarder dans cette foule et je ne le vois pas. Que de jambes défilent devant moi ! Ce ne sont pas les siennes. Ce ne sont pas ses gros poteaux engoncés dans son pantalon grisâtre mal repassé. Sûrement, il m'a encore oublié !

Pourtant ce matin, il tenait à moi. Je me souviens qu'il criait dans la maison à l'adresse de sa femme :

« Mimi! As-tu vu le parapluie, je ne le trouve pas et il me semble que le temps est menaçant.»

Et me voilà maintenant, seul, délaissé et, qui sait, à risquer un coup de soleil si le ciel se dégage ?



Voilà des mois que je semble oublié au fond de la cave. Je ne vois plus personne, je ne sors plus, je suis en permanence dans le noir.

J'entends pas très loin de moi la gouttière qui dégouline, le pluie qui, bien souvent tambourine sur la terrasse et les fenêtres.

C'est bien triste d'être dans mon coin, oublié, alors que je devrais être dehors à affronter des trombes d'eau et des tempêtes régulières. En cette saison, j'adore participer à toutes les sorties.

Il ne me reste qu'à espérer qu'un jour de grand rangement , je vais être découvert au milieu de tout ce bric-à-brac qui m'entoure.



Trempé, je suis trempé! Les pieds humides et pour mes baleines pas d'évents pour évacuer l'humidité comme chez leur homonyme. Je macère, je vais finir par sentir mauvais, et cet affreux pépin à froufrou qui me colle dans le porte parapluie. Elle fait le tour du magasin de déco, pourvu qu'en sortant elle ne m'oublie pas. La dernière fois au cinéma, c'était sympa, j'ai vu plusieurs films, bien au sec. La fois d'avant, beaucoup moins comique, elle m'a oublié au cimetière. L'avantage c'est que je n'étais pas seul, on était quatre à se réconforter et à attendre nos propriétaires. Il y en a un qui ne se faisait plus aucune illusion, sa propriétaire dormait d'un sommeil de plomb dans l'allée cinq et la pluie ne la dérangeait plus. Lui, il sert de temps en temps aux visiteurs imprévoyants, il espère secrètement être emporté par inadvertance vers un endroit plus ...vivant!

Elle sort, je la vois, elle m'a encore oublié, il ne pleut plus donc je suis inutile, quelle ingrate !

J'en profiterai bien pour faire un tour dans le magasin, moi aussi, j'ai froid jusqu'à l'armature. Ma propriétaire revient en courant, ça y est, elle a pensé à moi. Non ? Elle demande un dernier renseignement à la vendeuse. Ce parapluie ? Combien il vaut ? Quoi ? Elle veut me remplacer ?

-Merci madame, je crois que je vais garder mon vieux pépin, il est un peu démodé mais je crois que je l'aime bien!

Ouf ! J'ai eu chaud, quand même, moi, démodé ?

Ou... suivre une personne sur la plage



Perdue dans ses pensées, elle suivait des empreintes de pas sur la plage, quand soudain

Un homme a crié Aline, Aline, pour qu'elle revienne.

Bon dieu, c'est qui Aline ?

Elle voit un homme hagard qui court sur le sable en hurlant à pleins poumons, Aline, Aline, où es-tu ?

-Qui cherchez vous? lui demande -t-elle au passage.

Elle ne saisit que les mots: brun, bouclé...il est déjà reparti au loin à l'autre extrémité de la plage.

Aline, Alin'elle ne se soit pas noyée!

Elle s'approche de l'eau, scrute les vagues. Le vent s'est levé et la mer est agitée.

Elle rentre dans l'eau, perd l'équilibre se fait emporter par une vague plus puissante, elle entend dans le lointain: Aline ...

Elle ne peut laisser ce pauvre homme dans l'angoisse, sa femme ou sa fille, brune aux cheveux bouclés sans doute, sur une étendue déserte comme ça, ce ne doit pas être difficile à repérer. A moins que...

Oh, non, pourvu que, Aline.

Les vagues la bousculent et l'éloignent du rivage. C'est elle qui se noie, pas cette Aline qu'elle a voulu aider.

Soudain on la saisit par le bras avec vigueur, elle est ramenée, à moitié évanouie sur le sable à côté des empreintes de pas.

L'homme de tout à l'heure la tire sur le sable sec un peu plus haut.

Elle tousse et crache de l'eau salée, tandis qu'un gros terre neuve, brun, bouclé et trempé reçoit les compliments de son maître.

-"Ah tu étais dans l'eau, Aline, heureusement, tu as sauvé la dame de la noyade, tu es un bon chien Aline !"



Perdue dans ses pensées, elle suivait des empreintes de pas sur la plage, quand soudain,

elle entend quelques voix et il y a de l'agitation autour d'elle.

Elle lève la tête et voit un garçon de douze ans environ qui se jette à l'eau précipitamment, instinctivement.

Juste avant, quelqu'un a crié. Un homme vient d'appeler ce jeune, qui, aussitôt, n'a pas hésité.

Elle aussi maintenant vient d'apercevoir l'homme en difficultés dans la mer. Il agite les bras. Il se noie, il faut faire vite. Et ce garçon fait vite et bien.

Elle regarde la scène sur place sans bouger, elle ne sait pas nager. Mais elle pense à cette personne qui s'agite au loin et prie pour qu'elle s'en sorte.

Thomas, le jeune garçon, se dit qu'il faut qu'il y arrive, qu'il la sauve.

Il la hisse sur sa planche, et après beaucoup de difficultés, la ramène. C'est un homme jeune et frêle qui a eu un malaise.

L'homme resté au bord de la plage, qui a alerté Thomas, a appelé les secours. Thomas, en attendant les pompiers, pratique les gestes de premiers secours : sans qu'il s'en rende compte, c'est un héros.

Questionné plus tard, il dira qu'il n'a pas réfléchi et c'est vrai.

La femme, sur la plage, l'a constaté. Quand on lui dit qu'il est un héros, il répond que c'est normal d'aider. Il a réagi avec toute son innocence et sa fraîcheur d'enfant.

L'altruisme à l'état pur.



Perdue dans ses pensées, elle suivait des empreintes de pas sur la plage quand soudain...

le sable fut comme aspiré de l'intérieur même de la plage, un cratère se forma et elle se sentit glisser, glisser sans fin, couler tranquillement comme le sable dans un sablier.

Elle était devenue un grain de sable dans l'immensité du temps.

Elle pouvait suivre du regard toutes les empreintes laissées dans l'Univers.

L'une d'elles attira son attention, car elle lui semblait familière : légère mais bien marquée, un cheminement droit parsemé de petits écarts. Elle suivit cette trace, impatiente et tendue et aperçut, derrière un rocher, son amoureux.



Perdue dans ses pensées, elle suivait des empreintes de pas sur la plage quand soudain...

...elle vit au loin sur les dunes une immense soucoupe volante qui ne volait pas mais qui, bien au contraire, stationnait, immobile, à quinze mètres au-dessus du sol.

Elle n'était pas noire ni grise comme le sont souvent décrits les OVNI dans les livres de science-fiction; elle était d'une couleur argentée dont le reflet éblouissait Emilie.

Tout autour d'elle semblait à l'arrêt. Plus rien ne bougeait. Pas le moindre brin d'herbe n'oscillait dans le vent qui lui-même avait stoppé toute fonction. Pas une mouette ne criait. Les vagues inexistantes donnaient à la mer un air de lac alpin en plein été. Il semblait que quelque chose allait produire. Emilie se frotta les yeux.

Toujours rien ne bougeait. Quand soudain la soucoupe émit un sifflement continu qui emplit tout l'espace en dégageant petit à petit une étonnante odeur de légumes. Soudainement une trappe s'ouvrit et un escalier en sortit et atteignit rapidement le sol étonnamment gelé.

Emilie craignait ou espérait, elle ne savait pas trop, en voir descendre des petits hommes verts pourvus d'antennes sur la tête.

A cet instant Emilie eut le crâne traversé violemment par une sonnerie stridente. Le son persista et Emilie se réveilla dans sa cuisine, le journal sur ses genoux, face à sa cocote minute qui s'impatientait d'être enfin éteinte.



Perdue dans ses pensées, elle suivait des empreintes de pas sur la plage ... quand soudain...

..... elle entend des éclats de voix, des cris inhumains. Un petit groupe est là, gesticulant devant un corps. Suicide, accident, assassinat... nul ne le sait.

Malheureusement, il vient d'être découvert par hasard...quelle horreur, il n'a plus ses yeux, il est mangé par les crabes et autres bestioles.

Depuis combien de temps est-il mort ? Difficile à dire.

Il faut faire cesser ce vacarme et s'occuper de ce malheureux.

Vite, appelons les pompiers immédiatement qu'ils règlent rapidement ce problème et emportent cet inconnu.



Perdue dans ses pensées, elle suivait des empreintes de pas sur la plage ... quand soudain...

...un bruit terrible la fit sursauter, un bruit sec, lourd, suivi d'un silence pesant; tous les oiseaux se sont envolés, même le bruit des vagues s'était éteint .

Elle était là, figée, tremblante, le soleil s'étant soudain caché derrière un gros nuage.

Que s'est il passé ?

Et ces pas qu'elle suivait le cœur léger, à qui sont- ils ?

Elle avait peur, envie de courir ; elle était seule; tournant la tête, à droite, à gauche.

Le ciel s'assombrissait, ce n'était pas un coup de tonnerre, elle en était sûre , cela venait d'en haut; un avion ? Oui, c'était un avion qui avait passé violemment le « mur du son ».... maudit avion !

Elle continua à suivre les pas, des pas d'homme, machinalement ; le plaisir de l'intrigue étant gâché .

Elle poursuivit son chemin, la tête baissée, pressée de rentrer; la pluie commençait alors à tomber .

Elle accéléra le pas quand elle entendit soudain une voix masculine et attentionnée lui dire, en ouvrant un parapluie :

- « Puis je vous abriter Madame ? »



Ecrire , c'est aussi s'émerveiller face au printemps naissant



Une fleur en bouton vient d'éclorre....elle découvre le monde

« - Quoi, comment puis-je me retrouver ici? »

Une petite fleur, un bouton de fleur plutôt vient d'apparaître en cette fin du mois de Mars.

Ah! c'est le printemps. Mais il fait encore un peu frais ce matin», se dit-elle.

Les heures passent et en fin de matinée, quelques timides rayons de soleil réchauffent un peu l'atmosphère. Elle se risque à ouvrir un œil.

« - Oh! ce n'est pas possible. Mais qu'est-ce que je fais là ? Je suis ici, toute seule... Je suis orpheline, peut-être... Qui donc s'occupera de moi ? »

A peine a-t-elle posé un regard sur ce qui l'entoure qu'elle s'inquiète. En effet, il y a de quoi. Autour d'elle, de nombreux immeubles gris, du béton partout, des bruits pas très loin, même ici autour d'elle, des tas de détritus, d'immondices.

«-Oh non. Je ferme les yeux. Je ne suis pas née comme les autres, c'est affreux. Je suis peut-être née sous une mauvaise étoile ? »

Mais elle entend une toute petite voix, agréable. Une petite fille parle à sa Mamie:

«Mamie, viens voir ce que j'ai trouvé. C'est formidable!»

Accroupie, la petite observe le bouton de marguerite blanche attentivement. Une autre voix lui répond:

Ne la cueille pas Iris, elle doit rester là».

«Iris? tiens, une autre fleur sans doute», se dit la petite marguerite.

«Non, il ne faut pas la prendre, parce-que c'est elle qui va égayer tout le quartier d'ici peu. Elle est là pour ça. C'est l'invisible. Il faut être avec des yeux d'enfant, à sa hauteur, pour la voir, comme toi qui a deux ans maintenant. L'invisible comme une petite lumière dans ce monde gris et souvent moche que nous avons construit. Ici, il y a peu de temps encore, à peine vingt ans, et ce n'est pas si loin tu sais, vingt ans, il y avait une belle campagne. On l'a mise là pour égayer le quotidien, comme ta petite main dans la mienne, comme le soignant près du malade, comme la tendresse dans un monde de brutes. C'est l'invisible, mais il faut des yeux d'enfant pour l'apercevoir.

Iris, la petite fille, a bien écouté, n'a pas cueilli le bouton de fleur (même si l'envie était bien là), et on peut espérer qu'elle saura repérer plus tard des « invisibles » qui lui feront du bien.

Ces belles paroles de la mamie ont fait aussi beaucoup de bien au petit bouton de marguerite qui s'est apaisé et qui a pu s'endormir un peu.

Et la Mamie est repartie aussi, la petite main dans la sienne, en se disant que même si elle regrette sa campagne d'il y a vingt ans, un seul petit bouton de fleur peut égayer une journée et transformer les choses.



Voilà trois jours que je tente de m'ouvrir. Je me demande où je suis.
J'aperçois quelques congénères sur les branches voisines, parfois cachées par des feuillages luisants.
Certaines sont déjà toutes gâtées.
Enfin, me voilà. Le soleil me réchauffe, quelques moucheron et abeilles viennent de rendre visite.
Je suis toute blanche, étincelante sur le haut du buisson. On ne voit que moi dans toute ma blancheur.
Profitez-en bien, je suis un camélia blanc et dès la première pluie ou la prochaine tempête mes pétales vont « rouiller »
et je tomberai pour pourrir sur la pelouse.



Ce matin, une fleur vient d'éclorre

Elle s'ouvre
Et l'on voit
Son œil d'or
Qui découvre

L'herbe haute
Et plus loin
Le chemin
Qui serpente
Vers demain



Un rai de lumière passe par les persiennes de la chambre. Un bouquet de roses rose trône dans un pot bleu.
Petite rose rose, dans ce vase ouvre pour la première fois ses yeux. La lumière matinale qui chasse l'obscurité de la nuit la gêne un peu. Le réveil est difficile mais tranquillement, au bout d'un moment, elle arrive à distinguer les petites poussières dorées qui descendent dans la lumière sur les meubles blancs de la chambre silencieuse. Par terre un livre s'étale sur un tapis coloré.
Sous le couvre lit de longues formes s'étirent doucement en gémissant.
Soudain la sonnerie du réveil gris posé sur le chevet fortement retentit.
Le monde se réveillait et la petite rose rose pris peur .



Coucou , c 'est le printemps ...
Je viens d'éclorre...
Je viens de naître et j'ai beaucoup de choses à découvrir!!
Vite ..vite...Et oui ! après le printemps , l'été arrive...
Que vois-je ?
Mais je ne suis pas seule...et oui d'autres copines m 'entourent , sur ce monticule de terre..
Moi je suis jaune , mes copines sont rouges ou blanches ou oranges.
Nous formons un joli tapis , un peu, magique..
Tiens , tiens , mais qu'y a t-il près de moi...
Un arbre plein de branches feuillues..

Mais j'entends du bruit...on dirait cui cui cui-- je fouille l'arbre du regard
et que vois-je... merveille un petit nid rempli d'oisillons...à qui leur maman
donne la becquée.

Je me régale dans cette nature ...et j'ai encore beaucoup de belles choses à découvrir.

Mais il faut que je me dépêche et oui , le temps presse, l'été va arriver et hélas...je vais faner,
mais l'année prochaine , je le promets , je reviendrai....

